

Rapport d'activités de la Société des Amis des Musées de Dijon

Jacky Bénard, Secrétaire.

Année 2013/2014

Rapport présenté à l'Assemblée générale de l'Association, sous une forme très succincte, le mardi 29 avril 2014.

Depuis l'Assemblée générale du 19 mars 2013, le conseil d'administration s'est réuni cinq fois, réunions qui ont été précédées d'une réunion préparatoire du bureau. Ces réunions traitèrent des questions habituelles : adhésions et radiations, questions financières, acquisitions, travail des commissions, aides aux musées, programmes des conférences, des excursions et du voyage annuel. En outre, le conseil a commencé à examiner les moyens à mettre en œuvre pour fêter le 90^e anniversaire de la Société en 2015.

Travail des commissions

La commission du bulletin (S. Deyts, F. Hagène, et J.-P. Sainte-Marie) s'est attachée avec efficacité à la correction et à la mise en page du n° 13 du Bulletin des Musées de Dijon, qui fut présenté aux adhérents, et mis en vente, à l'occasion de l'Assemblée générale du 29 avril 2014.

La commission voyage (J. Bénard, E. Bourcier, Chr. Maître, A. Maljournal, H. Oursel et M. Petitjean) s'est réunie fréquemment pour mettre en place les diverses excursions (Côte chalonaise, chapelle royale et appartements privés de Versailles, La Ferté) ainsi que le programme du voyage en Bretagne de juin 2014. Le programme de l'automne 2014 est en cours de mise en place (Saône-et-Loire, Yonne, Paris).

La commission librairie/boutiques (M.-J. Durnet Archeray, M. Dusard, Chr. Maître et C.-A. Martel) a poursuivi sa mission pour gérer au mieux les flux de produits dérivés. Une réflexion est en cours, avec Matthieu Gilles, pour trouver un remède à la position excentrée de la boutique du Musée des Beaux-Arts depuis l'ouverture des parties rénovées du musée.

La commission de la promotion de la S.A.M.D. et des relations extérieures (M. Curtil-Faivre, H. Garcher, P. Grisard, H.-Ch. Meurdra, et J.-P. Rose) a continué ses efforts pour faire connaître la Société et accroître le nombre de ses adhérents. L'accord de M. le maire étant acquis, avec l'aide du bureau, elle a conçu un panneau, destiné à être placé vers la billetterie des musées dijonnais ; il présente les missions de la Société et invite le visiteur à la rejoindre. C'est également dans un but de promotion de la Société que président, vice-présidentes et secrétaire ont

présenté les activités de la S.A.M.D. et son programme d'activités du 1^{er} semestre 2014 à Inès de La Grange, journaliste au Bien Public (article paru dans l'édition de Dijon, le 26 janvier 2014) et que le secrétaire a été interviewé dans l'émission "Le grand rendez-VOO" de VOO TV à propos des dons faits aux musées au cours de l'année 2013 et, plus généralement, sur l'action de la S.A.M.D.

La commission des acquisitions (S. Deyts, C.-A. Martel, H. Oursel, F. Perrot, J.-P. Rose et J.-P. Sainte-Marie) a eu à donner son avis sur l'acquisition de deux œuvres susceptibles d'enrichir et compléter les collections du Musée des Beaux-Arts et du Musée de la Vie Bourguignonne-Perrin de Puycousin, acquisitions qui ont été réalisées. Elle fut également sollicitée pour un autre achat important qui n'est pas encore concrétisé.

La commission temporaire créée pour organiser l'Assemblée Générale de la Fédération Française des Sociétés des Amis de Musées a parfaitement rempli sa mission. Les remerciements que nous avons reçus montrent que tout s'est passé au mieux grâce à l'appui logistique de la ville de Dijon et au dévouement des administrateurs. Les participants ont été frappés par la beauté des lieux mis à notre disposition (Salle des États, cellier de Clairvaux). C'était la première fois dans l'histoire de la fédération qu'un concert était proposé aux délégués. Cette assemblée a contribué au rayonnement de notre société et à celui du patrimoine de la ville de Dijon. L'équilibre financier a été assuré sans problème, grâce aux subventions accordées par la ville de Dijon et la Caisse d'Épargne.

La commission temporaire "archives de la Société" (J. Bénard, H. Oursel, J.-P. Roze et J.-P. Sainte-Marie) a effectué le tri des archives entre juillet 2013 et février 2014, exception faite des archives de trésorerie intégralement conservées et des archives des cinq dernières années.

Le classement actuel, par type de sujet (qui n'est pas le classement usuel des archives publiques), a été conservé dans la mesure où il permet de retrouver rapidement un dossier particulier. Ont été éliminés les courriers de prise de contact dans la préparation des excursions, des voyages et des conférences, les devis qui n'ont pas été retenus, les articles du bulletin qui ont été publiés. Pour les C.A. et les A.G., les convocations et les courriers annexes ont été éliminés, en revanche, un double des comptes rendus a été systématiquement fait pour reconstituer le cahier des délibérations qui n'existe pas pour ces années anciennes. Au terme de cent cinquante huit heures de travail, le gain de place est tel qu'il n'est pas certain qu'il faille en déposer tout ou partie aux Archives municipales, au moins pour le moment.

Une commission temporaire “90e anniversaire de la Société” a été créée pour piloter la mise en place en 2015 de manifestations à l’occasion de cet anniversaire. Là encore il s’agit de promouvoir l’action de la Société en faveur des collections des musées. Elle est composée de M.-J. Durnet Archeray, H. Oursel, Fr. Perrot, J.-P. Roze et J.-P. Sainte-Marie. Divers projets sont à l’étude (parcours dans les musées mettant en avant les dons, concert, dîner, conférences).

Acquisitions au profit des musées de Dijon

L’acquisition pour le Musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin du tableau de Henri-Léopold Lévy (1840-1904) a été réalisée pour un montant de 20 000 €. Intitulé *Les gloires de la Bourgogne* (1,44 m sur 2,50 m) et commandé par le président Carnot, c’est une esquisse du grand tableau portant le même nom qui se trouve dans la salle des États à Dijon.

Une figurine en argent réalisée par François Rude a été acquise pour le Musée des Beaux-Arts pour un montant de 30 000 €. Il s’agit d’un tirage fait à partir d’une esquisse du *Louis XIII adolescent* commandé par Albert de Luynes, tirage offert à Félix Duban, architecte qui restaura le château des Luynes à Dampierre ; ce dernier l’a fait monter sur une pendule conçue spécialement à cet effet, signée Desmarests, horloger lyonnais. Ces deux acquisitions apportent des compléments importants aux collections existantes, et répondent parfaitement à l’une des missions de la Société. La cérémonie de remise officielle de ces deux dons s’est déroulée le 7 novembre au Musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin, en présence de M. Berteloot, adjoint délégué à la culture, et des conservateurs. Une faïence fabriquée à Dijon et datant de 1740 a été acquise pour le Musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin pour un montant de 5 500 €.

Participation de la SAMD aux animations culturelles des Musées

Le conseil d’administration avait mis à disposition des musées la somme de 3 000 € pour leurs animations culturelles ; en outre, les 600 € alloués au Jardin des Sciences en 2012, qui n’avaient pas été utilisés, ont été reportés sur 2013. En fonction des diverses demandes présentées par les conservateurs, cette somme a été répartie pour soutenir les actions suivantes :

- **Museum, Jardin des Sciences** : 600 € pour l’impression de livrets pédagogiques ;
- **Musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin** : 622 € pour une manifestation sur l’identité culturelle de la région à travers la cuisine familiale ;
- **Musée Magnin** : 600 € pour un concert donné par les Traversées baroques ;
- **Musée archéologique** : 600 € pour un concert du Quatuor Manfred en association avec le Musée des Beaux-Arts : *Cantate pour les pleurants*.
- **Musée des Beaux-Arts** : 400 € pour organiser deux visites pour les malvoyants.

Dans le cadre des relations de confiance et d’amitié tissées entre la Société et les conservateurs, la S.A.M.D. a tenu à marquer le départ de deux de nos conservateurs. Pour le départ en retraite de Madeleine Blondel, la Société avait lancé une souscription pour le financement d’un cadeau saluant son travail à la tête de son musée depuis plus de trente ans. Les membres du C.A. et les donateurs, qui ont généreusement répondu à la

souscription, se sont retrouvés le mardi 19 novembre 2013 au Musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin pour la remise de ce cadeau autour du verre de l’amitié. Le président a remis à cette occasion à Madeleine Blondel la carte de membre d’honneur de la Société.

Pour fêter le départ de Sophie Jugie et sa nomination au Louvre, c’est au secrétariat de la Société que le mardi 17 décembre, une petite réunion a réuni les membres du Conseil d’administration et Sophie Jugie : petits discours, verre de l’amitié et, en cadeau de remerciement, un moulage de l’ours de Pompon en souvenir de son musée.

Visites “privilège”

Les visites “privilège” offertes aux adhérents de la S.A.M.D. par les conservateurs des musées dijonnais connaissent toujours un vif succès ; elles sont le plus souvent dédoublées pour satisfaire un maximum de personnes. Cette année ce n’est pas moins de dix huit visites qui ont été mises en place ; deux visites organisées par Sophie Barthélémy ont dû être annulées du fait de son départ à Bordeaux où elle a été nommée conservateur en chef du Musée des Beaux-Arts. Nous ne pouvons ici que renouveler notre gratitude envers les conservateurs qui, bénévolement, prennent sur leur temps pour nous faire partager leur savoir.

- **Au Musée des Beaux-Arts**, Rémi Cariel a évoqué *l’œuvre de Vieira Da Silva* en soulignant les thèmes qui structurent sa production (le trait, la surface, la perspective, le refus de la fenêtre) ; puis il illustra son propos en commentant les diverses œuvres exposées dans la collection Granville. Sophie Jugie a proposé une série de *visites des salles rénovées* avant la mise en place des collections puis, deux visites de la *présentation des collections*. Matthieu Gilles s’est attaché à faire redécouvrir les *collections des peintures du Moyen Âge et de la Renaissance* du Musée des Beaux-Arts après leur restauration.
- **Au Musée Magnin**, Rémi Cariel a proposé deux visites guidées de l’exposition *dessins d’Étienne Martellange*, jésuite et architecte du XVII^e siècle qui a travaillé à Dijon (collège des Jésuites, rue de l’École-de-droit) et réalisé de multiples dessins paysagers de la ville et de sites bourguignons.
- **Au Jardin des Sciences**, Gérard Ferrière puis Agnès Fougeron ont fait découvrir la *nouvelle présentation des salles du pavillon de l’Arquebuse*, avec au rez-de-chaussée une exposition permanente sur la biodiversité et en étage une nouvelle présentation et un enrichissement des collections existantes, en relation avec le discours sur la biodiversité.
- **Au Musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin**, Madeleine Blondel a présenté l’exposition sur *les coiffes et les bonnets*, bonnets caractérisant les fonctions féminines (nourrices), coiffes caractérisant les traditions régionales et tableaux ou représentations picturales les évoquant.
- **Au Musée d’Art sacré**, Madeleine Blondel a fait parcourir l’exposition *Une spiritualité au féminin*, œuvres d’artistes contemporaines présentées au sein des collections permanentes et leur faisant écho.

Conférences

Les sept et huit conférences mises en place pour chaque semestre continuent à rencontrer un vif succès parmi nos adhérents, la salle de conférence de La Nef s’est même révélée d’une capacité insuffisante pour la conférence sur Hopper. Mais,

le nouveau plan de circulation des transports en commun de Dijon a privé les moins valides de ce plaisir. Comme d'habitude ces conférences ont traité de l'actualité des expositions ou de la rénovation des musées nationaux ou municipaux.

- **Félicie de Fauveau (1801-1886), l'amazone de la sculpture, parcours singulier et engagé d'une femme sculpteur** par Ophélie FERLIER, conservateur au Musée d'Orsay et de l'Orangerie. En préambule à une exposition sur cette artiste organisée par le musée d'Orsay (11 juin au 15 septembre 2013), Ophélie Ferlier nous présente la biographie de la première femme sculpteur ayant vécu de son art, femme ne craignant jamais le scandale, ni dans son apparence, ni dans son travail, ni dans ses convictions politiques et religieuses. Son art est l'expression directe de sa foi et de ses convictions légitimistes dont elle ne se départira jamais au fil de sa vie. Travaillant avec son frère Hyppolite, c'est une artiste difficile à classer, aussi bien par ses œuvres (sculptures mais surtout orfèvrerie, bijoux, arts décoratifs), que par son style et ses sources d'inspiration (romantisme se référant à un Moyen Âge rêvé, sujets religieux mais axés sur certaines figures uniquement, comme saint Louis ou saint Michel, et le culte légitimiste de Henri V). Son art, très tôt défini, n'évoluera pas au fil des ans.

- **Le romantisme noir, de Goya à Max Ernst : une approche à travers l'exposition au Musée d'Orsay** par Come FAVRE, conservateur des peintures des Musées d'Orsay et de l'Orangerie. Après avoir défini le "romantisme noir", M. Favre évoque ses origines anglo-saxonnes (Füssli), ses développements en France et en Europe (W. Bouguereau, L. Boulanger, Goya, C. Friedrich) et ses résurgences au XX^e siècle. Mais il semble que les exemples les plus pertinents soient à rechercher en littérature et dans le cinéma.

- **Pourquoi le duc de Bourgogne Philippe le Bon ne portait que des vêtements noirs ?** par Sophie JOLIVET, chargée de projets, pôle médiation et collections vivantes au Jardin des Sciences de Dijon. Sophie Jolivet s'interroge sur les raisons du port de vêtements noirs par Philippe le Bon dans toutes ses représentations. En confrontant les représentations et mémoires de l'époque, les goûts vestimentaires et les livres de comptes des cours de Bourgogne et de Savoie, elle réexamine l'ensemble du dossier pour conclure qu'il s'agit très vraisemblablement d'une construction progressive de son image à des fins politiques visant à conforter l'image du souverain, en Bourgogne comme en Flandres.

- **À l'est de l'empire : le redéploiement des collections des provinces orientales de l'empire romain au Musée du Louvre** par Cécile GIROIRE, conservateur chargé de l'archéologie au Musée du Louvre. Dans le cadre du projet du Grand Louvre, il a été décidé de rassembler les pièces de trois collections distinctes, dispersées dans divers départements. Cette nouvelle présentation, strictement consacrée à l'Orient romain, s'organise autour de trois thèmes : l'art funéraire, les cultes romains et leur statuaire, la vie privée.

- **La cité de Dijon assiégée (1513)** par Laurent VISSIÈRE, maître de conférence en histoire médiévale à l'université de Paris-Sorbonne. L. Vissière met en perspective la tapisserie sur le siège de Dijon, qui jusqu'alors n'avait pas attiré l'attention des historiens (Musée des Beaux-Arts de Dijon), avec les événements historiques qu'elle illustre. Après avoir replacé cet événement dans le contexte politique européen et dressé un tableau de l'état de la Bourgogne vers 1510, il analyse dans

le détail les trois volets de cette tapisserie réalisée à la fin des années 1510. Il en arrive à la conclusion que cette œuvre visait à magnifier le corps échevinal de la ville, bien qu'il ne se fût pas montré particulièrement à la hauteur avant et pendant l'événement.

- **Roso Fiorentino au service de François I^{er}. La naissance de l'école de Fontainebleau**, par Vincent DROGUET, conservateur en chef du patrimoine au château de Fontainebleau. François I^{er}, roi-mécène était très entouré de Florentins, en particulier Andrea Del Sarto, le maître de Rosso, séjourna un an en France. Ce dernier arriva à l'automne 1530, alors qu'il s'était déjà fait un nom en Italie. Il restera dix ans, consacrant l'essentiel de son activité à Fontainebleau. Il ne reste de son art que la galerie François I^{er}, vaste couloir très lumineux pour lequel il va concevoir un décor de peintures et de stucs. Dans ces peintures, sensuelles et érotiques, se cachent de nombreux symboles. L'art de Rossi, en particulier celui des stucs, sera abondamment utilisé par les graveurs.

- **Le frère Étienne Martellange (1569-1641) : un architecte et un dessinateur itinérant à travers la France du XVII^e siècle**, par Adriana SENARD, commissaire scientifique de l'exposition du Musée Magnin et qui présente une série de dessins de Martellange, retenus pour leurs qualités documentaire et esthétique. Cette conférence illustre le travail de l'architecte Martellange, en insistant tout particulièrement sur la genèse des projets architecturaux de l'artiste, sur les dessins techniques et les mémoires qui les accompagnent, ainsi que sur sa gestion de chantiers sur lesquels il ne pouvait se trouver qu'occasionnellement.

- **Le Notre, 1616-1700, le jardin à la française** par Hélène DELALEX, historienne de l'art, attachée de conservation du patrimoine au château de Versailles, en charge des collections du musée des carrosses ; commissaire de l'exposition *Le Notre* au château de Versailles. Dans cette conférence érudite et étoffée, H. Delalex présente tout d'abord l'homme, issu d'une famille de "jardiniers", sa longue carrière, favorisée par l'amitié qui le liait au souverain, et un aspect plus méconnu : le collectionneur d'œuvres d'art. Ensuite, après avoir évoqué les jardins du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle pour mettre en valeur l'originalité de la pensée de l'artiste, elle passe en revue son œuvre, Versailles, le Trianon et Marly bien sûr, mais aussi les jardins des châteaux de l'entourage royal (Vaux-le-Vicomte, Saint-Cloud, Chantilly, Sceaux). Enfin, elle isole les divers éléments du vocabulaire du jardin selon Le Notre : plan architectural rigoureux, adaptation au terrain, unification de l'espace avec hiérarchisation, mise en œuvre de la "perspective ralentie", variété des jeux d'eau, fantaisie du détail mêlé à l'art de la surprise.

- **La biodiversité : sa définition, ses origines, les grandes crises** par Gérard FERRIÈRE, conservateur directeur du Jardin des Sciences de Dijon. Après avoir souligné que l'on connaît encore très mal le vivant et que de nombreuses espèces restent à découvrir en particulier chez les insectes et les microorganismes, G. Ferrière retrace une rapide histoire de la vie sur terre (fabrication de l'oxygène, reproduction sexuée, sortie des eaux, œuf amniotique). Il décrit succinctement les mécanismes de l'évolution en montrant les continuités et les impasses de celle-ci. Enfin, il évoque les six grandes extinctions en s'attardant plus spécialement sur la crise en cours, marquée par l'extraordinaire rapidité des disparitions d'espèces, et par le rôle de l'homme dans celle-ci.

- **Le surréalisme** par Fabienne CHAULLET. Dans une conférence dense, Mme Chaullet se limite à l'entre deux guerres. Elle souligne la filiation directe entre Dadaïsme et Surréalisme (mot inventé par Apollinaire). A. Breton qui avait adhéré au Dadaïsme crée le groupe en 1924 (*Manifeste du surréalisme*) ; le surréalisme ne se veut pas un mouvement artistique mais un outil pour libérer l'inconscient et l'imaginaire (écriture automatique). De nombreux peintres adhèrent aux principes (Masson, Picabia, Ernst, Miro...) ou sont "adoptés" par Breton (Picasso). Il y a très vite des dissensions au sujet de la peinture, la question étant de savoir si un peintre peut faire abstraction de la technique pour libérer l'inconscient. Breton écrit en 1928 "le surréalisme et la peinture". La crise éclate en 1929, Masson s'écarte du groupe ; Breton s'enthousiasme alors pour Dali et sa méthode "paranoïaque-critique". À partir de 1936, il revient à la formule des origines : la révolution sociale et la révolution culturelle doivent être simultanées (d'où ses relations avec le P.C.F. et Trotski).

- **Le musée de faïence Frédéric Blandin de Nevers : histoire et avenir** par Françoise REGINSTER, conservateur en chef et directrice du musée de Nevers. L'histoire du Musée de la Faïence de Nevers est complexe et marquée par l'absence jusqu'à une date récente d'un lieu d'accueil digne de ses collections. Il est né en 1844 de la réunion de quatre collections. Après de nombreux déménagements, voire de fermeture avec mise en caisse des œuvres, un projet voit le jour en 2000. Dans ce qui restait de l'abbaye Notre-Dame on a aménagé les structures encore existantes pour y loger un musée contemporain avec tous les impératifs de notre époque. Le plus grand espace est consacré aux faïences (210 m²) sans pour autant négliger les autres collections.

- **Le logis de Philippe le Bon à l'hôtel des ducs de Bourgogne de Dijon** par Hervé MOUILLEBOUCHE, maître de conférence en histoire médiévale à l'Université de Bourgogne. Sa construction fut remarquablement rapide (1450-1459), d'autant plus que Philippe lance trois autres chantiers du même type en Flandres. On dispose d'une riche iconographie pour se faire une idée de l'aspect initial du bâtiment (il est conservé à 80 % mais les deux derniers étages, sous combles, ont disparu dans l'incendie de 1503), ainsi qu'une partie des comptes. Le plan a été contraint par l'obligation de s'intégrer dans le quartier ducal, ce qui explique que le bâtiment fut conçu en hauteur en utilisant une esthétique flamande : les murs font quatorze mètres de hauteur et les toits dix huit. Les observations des archéologues pendant les travaux de rénovation du musée ont permis de mieux connaître le détail de la construction et de ses aménagements (cinq descentes de latrines desservant tous les étages, communications internes, décorations) ; ainsi on s'est aperçu que des poutres ont été incluses dans les murs pour l'ancrage des lambris.

Description est donnée des différents étages : les caves qui servaient de resserres ; le rez-de-chaussée, voûté, étage de service : bouche et vin ; les étages suivants sont tous lambrissés, y compris les trois étages en galetas sous combles ; premier étage, noble, par lequel on entrait (salle de réception, chambres du duc et de la duchesse) ; deuxième et troisième étages lambrissés, même plan ; les quatrième et cinquième étages ont disparu lors de l'incendie de 1503 et le toit abaissé lors de la reconstruction. Les étages six et sept sont dans la tour de la terrasse, le septième étant une

très belle pièce avec quatre baies et lambris. C'est un palais à vivre et à paraître. Il s'agit du seul palais princier du XV^e siècle conservé.

- **Georges Braque 1882/1963**, par Brigitte LEAL, directrice adjointe du Musée national d'Art moderne au Centre Pompidou, commissaire de l'exposition Braque. Braque fut à la fois un révolutionnaire (inventeur du cubisme) et un artiste épris de tradition, tout son œuvre est dans cette contradiction. Il est né dans un milieu sensible à l'art : son père est un entrepreneur, mécène du Cercle d'Art du Havre. On distingue trois périodes dans son œuvre rythmées par les deux guerres. Il est d'abord séduit par le fauvisme (une cinquantaine de tableaux), puis sous l'influence de Cézanne qu'il vénère, il géométrise ses paysages (*Maisons à l'Estaque*) et rapidement invente le cubisme, avec toujours une montée dynamique vers le haut de la composition ; c'est alors que Picasso le rejoindra à Céret. Grièvement blessé en 1915 (cécité temporaire), il travaillera ensuite très lentement, murissant longuement ses œuvres, aigri par l'abandon de ses anciens compagnons de travail. Il produit des œuvres cubistes colorées mais dans lesquelles la figuration est toujours présente (*Canéphores*, *Guéridons*). Ses sujets sont plus variés que dans la première période. Après la seconde guerre, il se réfugie à Varengeville, se met à faire de la sculpture, des bijoux et compose, lentement, des séries (il avait déjà commencé pendant la guerre avec les *Poissons noirs*) : *Atelier*, *Oiseaux*, *Falaise*. *La Sarcleuse*, sa dernière œuvre, sera retrouvée à sa mort sur le chevalet, dans l'atelier avec dans le ciel un point blanc, évoquant sa foi.

- **Les scandales sculptés au Musée d'Orsay**, par Anne PINGEOT, conservateur général du patrimoine honoraire. En introduction à sa conférence, Mme Pingeot rappelle l'histoire du lieu depuis la semaine sanglante jusqu'à la l'inauguration du musée en 1986 (ruine incendiée de la cour des comptes, gare, puis déshérence). Le devenir des statues ornant le parvis du Trocadéro après sa destruction est d'abord évoqué (le scandale, ici, est dans le mépris affiché par rapport à ces œuvres). Ensuite Mme Pingeot présente un certain nombre d'œuvres qui ont fait scandale lors de leur présentation ; à travers ces scandales, c'est la pudibonderie et le goût conventionnel de la bourgeoisie de l'époque qui s'affichent, et souvent durablement, Le Louvre refusant d'accueillir ou de montrer ces œuvres une fois acquises. Les scandales sont évoqués avec les œuvres de Klessinger, *La Femme Piquée par un Serpent* (nudité, lascivité) ; de Daumier, *Les Célébrités du Juste Milieu* (politique) et *Ratapoil* (style et politique) ; de Carpeaux, une représentation de Flore au pavillon du même nom, *La France Impériale* (politique) et *La Danse* commandée pour la façade de l'opéra (nudité et style) ; de Rodin *L'Âge d'Airain* (nudité et style), le *Balzac* (style et dépouillement), *L'Homme qui Marche* (style, absence de tête) ; de Camille Claudel *L'Âge Mur* (style, sentiments, éventuelle opposition de Rodin) ; de Degas *La Danseuse* (laideur, bestialité) et enfin *La Boudeuse* de Gauguin (incompréhension du style).

- **L'Hôtel-Dieu de Tonnerre et les établissements hospitaliers**, par Sylvie LE CLECH, directeur des Affaires culturelles de la Région Centre. Sur la région Bourgogne on recense environ deux cents établissements mais il en a existé un millier, répartis en quatre groupes, liés aux axes de circulation, le Morvan en étant dépourvu. Cette statistique recouvre une

grande variété d'établissements. Maladreries et léproseries apparaissent au XII^e siècle, ce sont de petites communautés rurales où les malades peuvent vivre en famille du travail de la terre. Les Maisons-Dieu sont également des centres ruraux où sont accueillis les cheminots. Plus tardifs, Hôtels-Dieu et hôpitaux sont des fondations qui apparaissent au XIII^e/XVI^e siècle en milieu urbain. Gérés par des communautés de type monastique (les sœurs ne disparaîtront des hôpitaux que dans les années 1990), la satisfaction de leurs besoins crée une architecture spécifique qui évoluera au fil des siècles : modèle de l'église à la fin du Moyen Âge, de l'hôtel particulier aux XVII^e/XVIII^e siècles avec plan en U ou en H.

L'Hôtel-Dieu de Tonnerre, fondé en 1293 par Marguerite de Tonnerre, épouse de Charles d'Anjou, était le plus grand d'Europe au Moyen Âge (grand vaisseau de cent vingt mètres sur vingt). Il est resté intact, mise à part sa façade, remaniée au XVIII^e siècle pour y créer un accueil de malades payants ; en revanche, les annexes et le château de Marguerite, contigus, ont disparu, à leur emplacement a été construit au XIX^e siècle un hôpital moderne. Il a conservé la totalité de ses riches archives et une petite partie de son mobilier. On retiendra, entre autre, deux magnifiques statues en bois grandeur nature de Marguerite de Tonnerre et d'une autre grande dame de sa suite.

Excursions et voyage

- En 2013, le **voyage annuel** avait pour destination la Pologne. Ce voyage, dont le programme avait été mis au point par la commission voyage a été réalisé par l'agence R.G. Tourisme, qui nous avait déjà donné toute satisfaction à Berlin puis à Londres. Il s'est déroulé du 18 au 25 mai.

Après une journée de voyage, Paris/Varsovie/Cracovie, et un premier contact avec la ville de Cracovie (place du marché, basilique Notre-Dame, voie royale), le jeudi 30 mai a été consacré à la ville de Cracovie (colline de Wawel avec la cathédrale et son château/musée, les églises Saint-André, des Dominicains, des Franciscains, Sainte-Anne et l'Université : le *Collegium Maius*). Les visites des mines de Wieliczka, de la ville stalinienne de Nowa Huta, de la galerie des peintres polonais à Cracovie et du quartier juif occupèrent le vendredi 31 mai.

Le samedi 25 mai le groupe quitta Cracovie pour rejoindre Zamosc avec un arrêt au château de Lancut. La ville de Zamosc est une utopie de ville idéale de la Renaissance qui a été réalisée et est restée intacte (place de l'Hôtel de ville, cathédrale, place du marché). Le dimanche 26 mai était occupé par un long parcours en bus via Lublin (le château, la chapelle de la Sainte-Trinité et ses fresques russo-byzantines, les rues de la vieille ville), pour gagner Varsovie avec une visite d'une petite partie des collections du Musée national le soir et le lendemain celles, le matin du palais de Wilanow et du palais sur l'île (villégiature des rois de Pologne) et, l'après-midi, de la vieille ville restaurée après les terribles destructions de 1944. Le mardi 28 conduisit le groupe à Torun, ville hanséatique sur les bords de la Vistule (remparts, greniers gothique et renaissance, maison natale de Copernic, cathédrale, la place du marché, beffroi du XIII^e siècle, hôtel de ville du XIV^e siècle, salles médiévales du petit mais magnifique musée), puis au château de Marlboro, siège de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, une forteresse de briques, impenable et imposante ; elle abrite un musée d'œuvres religieuses de grande qualités.

Le voyage se termina avec la découverte de Gdansk, une des grandes villes hanséatiques, quasiment rasée en 1945 par les Russes. La reconstruction, opérée par le P.C.P., conçue comme une opération de propagande, est parfaitement réussie (vieux port avec maisons d'armateurs et greniers à grain, rue Mariacka, cathédrale, vieil hôtel de ville, grande place, musée national). Un petit concert d'orgue à la cathédrale d'Oliwa permit d'apprécier la qualité de l'instrument du XVIII^e siècle. Le jeudi 30 mai il fallait songer au retour, après avoir fait encore une promenade dans Gdansk (quartier du nouvel hôtel de ville, églises Sainte-Catherine d'Alexandrie et Sainte-Brigitte, passage aux chantiers navals et au monument de Solidarnosc).

Six excursions ont été organisées, dont une seconde excursion à Clairvaux et Bar-sur-Aube, qui rééditait la visite de l'automne 2012 (cf *Bulletin des Musées de Dijon* n° 13, 2012/2013, p.165).

- L'excursion de début juin avait pour objet **l'archéologie celtique et gallo-romaine d'Autun et de Bibracte**. Après un regard posé sur l'incontournable portail de Saint-Lazare, le groupe partit à la découverte des collections antiques et médiévales du Musée Rolin. L'après midi il se transporta au mont Beuvray pour une visite du Musée de la Civilisation celtique, puis des vestiges de la ville installée dans l'oppidum principal des Éduens, Bibracte.

- À l'automne, Gérard Ferrière a continué son **exploration de la Bourgogne du sud**. Cette année l'excursion était centrée sur les paysages et le vignoble de la côte chalonnaise. Ce fut l'occasion de découvrir l'imposante silhouette du château de Rully, de visiter le château de Germolles, construit par Marguerite de Flandres sur des terres données par Philippe-le-Hardi (exceptionnels restes de peintures murales de l'époque) et enfin le château de Pontus de Tyard à Bissy-sur-Fley. Trois églises complétaient ce beau programme : Lys (XII^e siècle) Mercurey (XIII^e siècle) et Chapaize (XI/XII^e s siècle).

- Devant l'afflux des demandes il fallut organiser deux visites de **la chapelle et des appartements privés du roi au château de Versailles**, sous la conduite d'Alexandre Maral, conservateur en chef des musées de Versailles et de Trianon, qui avait donné à la Société une conférence l'hiver précédent sur cette chapelle. Conçue par J. Hardouin Mansart et terminée par Robert de Cotte, elle fut achevée en 1710 et mobilisa une dizaine de peintres et une centaine de sculpteurs. On reste confondu devant l'élégance, l'équilibre, la sobriété du monument et par le raffinement des sculptures. Elle associe des influences italiennes (élévation du rez-de-chaussée, pavement et fresques du plafond) et un art français hérité de l'antique (colonnade avec architraves du premier étage, inspirée du Louvre de Perrault).

Après être passés dans les appartements du roi (antichambres, chambre et salle du conseil), les participants visitèrent les appartements privés du roi. Destinés à l'accueil des collections de Louis XIV, ils furent transformés en appartements privés par Louis XV pour lui-même et pour sa fille Adélaïde, puis remaniés par Louis XVI. Leur visite fut l'occasion de voir l'évolution du décor au fil du XVIII^e siècle. En sortant, privilège rare, le groupe traverse la Galerie des Glaces sans visiteurs !

- Au printemps une excursion fut organisée autour de deux centres d'intérêt : **La Ferté et des églises du Tournusois**. Là encore, devant l'afflux de demandes, il fallut doubler

l'excursion. La Ferté était une abbaye cistercienne, la première des quatre filles de Cîteaux (1113). Elle fut détruite à plusieurs reprises (écorcheurs, troupes de Coligny). Reconstituée à partir de 1655 (abbé Claude Petit), il n'en subsiste plus que le palais abbatial.

Le reste du programme était consacré aux églises de Tournusois qui illustrent le renouveau architectural du début du XI^e siècle (Raoul Glaber « Il semblait que le monde entier, d'un commun accord, avait rejeté les vieux haillons, pour revêtir la robe blanche des églises »). À Saint-Philibert de Tournus on admira la sobriété et l'équilibre des masses de la façade et la variété des solutions architectoniques déployées à l'intérieur (présence d'un des tout premiers déambulatoires). On passa par Forges-lès-Mâcon (début XI^e siècle, étroite et haute nef obscure en plein-cintre sans doubleau), Uchizy (fin XI^e/début XII^e siècle, magnifique clocher), Cuisery (important mobilier dont un triptyque de la *Dormition de la Vierge* du XVI^e siècle). L'excursion se termina par un arrêt à Rouvres-en-Plaine, église du XIII^e siècle, avec un *Saint-Jean-Baptiste* du XIV^e siècle attribué au maître de Mussy-sur-Seine, un triptyque de Jean de La Huerta du XV^e siècle et une croix-reliquaire de l'école limousine du XIII^e siècle. ■

Année 2014/2015

Rapport présenté à l'Assemblée générale de l'Association, sous une forme plus succincte, le mardi 24 mars 2015

Depuis l'Assemblée générale du 29 avril 2014, le conseil d'administration s'est réuni cinq fois, et le bureau six. Ces réunions traitèrent des questions habituelles : adhésions et radiations, questions financières, acquisitions, travail des commissions, aides aux musées, programmes des conférences, des excursions et du voyage annuel, ainsi que de la mise en œuvre des festivités du 90^e anniversaire de la Société en 2015.

Travail des commissions

La commission voyage s'est réunie fréquemment pour mettre en place les diverses excursions ainsi que le programme du voyage en Grèce en mai 2015. Le programme de l'automne 2015 est en place.

La commission librairie/boutiques poursuit sa mission de gestion des flux de produits dérivés. Une réflexion est en cours, avec Matthieu Gilles, pour trouver une solution à l'épineux problème de la librairie du Musée des Beaux-Arts, lorsque la dernière tranche de rénovation sera engagée, à l'automne 2015.

La commission de la promotion de la S.A.M.D. et des relations extérieures a continué ses efforts pour faire connaître la Société et accroître le nombre de ses adhérents. Les panneaux qu'elle a conçus pour présenter la Société et inviter le visiteur à la rejoindre sont placés vers la billetterie des musées dijonnais.

La commission des acquisitions a eu à donner son avis sur trois propositions présentées par les conservateurs (une cruche en faïence de Montmuzard, une tête sculptée par le hongrois Joseph Csaky et un tableau de Jean-François Colson).

Une commission temporaire "90^e anniversaire de la Société" a été créée pour piloter la mise en place en 2015 de manifestations à l'occasion de cet anniversaire. Là encore il s'agit de promouvoir l'action de la Société en faveur des collections des musées et d'attirer de nouveaux membres. Elle est composée de M.-J. Durnet Archeray, H. Oursel, Fr. Perrot, J.-P. Roze et J.-P. Sainte-Marie. Deux événements ont déjà eu lieu : la conférence d'Hervé Oursel sur l'action et l'histoire de la Société et une large publicité faite autour de la remise au Musée des Beaux-Arts du tableau de Colson ; cette remise a été suivie d'une présentation par des adhérents des œuvres acquises par la Société et exposées au Musée des Beaux-Arts. D'autres sont en préparation. Un concert de l'ensemble *Le Laostic* sera donné à Notre-Dame le 29 mai. Les œuvres offertes par la Société et présentées dans les collections bénéficient d'un cartel spécial. Enfin, un dîner de gala est prévu dans le courant de l'automne.

Acquisitions au profit des musées de Dijon

Parmi les propositions d'achat présentées par les conservateurs, l'attention du Conseil d'Administration s'est portée sur une cruche en faïence de Montmuzard pour le musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin et surtout sur *L'Action* de Jean-François Colson pour le Musée des Beaux-Arts, car celui-ci possède le très délicat *Le Repos*, dont *L'Action* est le pendant.

Mis aux enchères chez Christie's à Paris, il a été retiré, faute d'offre. Cette société s'est alors proposée pour réaliser la transaction entre les vendeurs et la S.A.M.D. Acheté à l'automne, il a été remis officiellement au Musée des Beaux-Arts de Dijon le mercredi 11 mars 2015.

Participation de la SAMD aux animations culturelles des Musées

La Société n'a été sollicitée cette année que pour les deux actions suivantes :

- **Musée archéologique** : 800 € pour une aide à la publication du prochain *Fragments d'archéologie* ;
- **Musée Magnin** : 600 € pour une participation financière à la mise en place du spectacle *Les jardins d'illusion*.

Visites "privilège"

Ces visites du mardi ont été moins nombreuses cette année que par le passé, une dizaine seulement, car avec le départ, et le non remplacement pour le moment, de Madeleine Blondel, de Sophie Jugie et de Sophie Bartélémy, les conservateurs ont vu leur charge de travail s'accroître et disposèrent de moins de temps à consacrer bénévolement à la Société.

- **Au Musée des Beaux-Arts**, Rémi Cariel a présenté l'œuvre de Alfred Manessier à travers les tableaux présents dans la collection Granville. Catherine Gras a évoqué dans une visite Camille Claudel dans l'atelier de Rodin. Catherine Gras et Matthieu Gilles ont dévoilé les projets de présentation dans les salles de la partie du musée dont la rénovation commencera cet automne.

- **Au Jardin des Sciences**, Gérard Ferrière a fait le point sur les causes de la disparition des dinosaures et Sophie Jolivet a proposé une visite de l'exposition *L'amour, c'est pas si bête*.

- **Au Musée Magnin**, Rémi Cariel a fait une visite commentée de l'exposition consacrée à Bon Boullogne.

- **Au Musée de la Vie bourguignonne**, Claire Lequien a présenté l'exposition *Zoom sur le passé industriel dijonnais : l'exemple de l'entreprise Pernot*.

Conférences

- **Jacques Jordaens, la gloire d'Anvers (1593/1678)** par Maryline ASSENTE di PANSILLO, conservateur en chef du Patrimoine, département des peintures anciennes au musée du Petit Palais.

Cette conférence fait suite à une exposition présentée au Petit Palais. Contemporain de Rubens et Van Dyck, Jordaens était aussi renommé qu'eux, jusqu'au début du XX^e siècle ; il est moins connu de nos jours, entre autre parce que son atelier a beaucoup dupliqué d'œuvres souvent de qualité médiocre (il n'a pas su ou voulu s'entourer de bons collaborateurs). Il survit de 58 ans à Rubens et est alors le premier peintre d'Anvers, sa renommée est internationale. Inspiré par les styles de Rubens et du Caravage, bien qu'il n'ait pas fait le voyage d'Italie, il saura s'en dégager et trouver son style propre. Ainsi, on possède des copies de tableaux de Rubens où il se dégage progressivement de la composition originale pour trouver la sienne propre dans le tableau qu'il a réalisé.

Il est porté vers un réalisme sans concession, à horreur du vide, introduit toujours des détails savoureux et les animaux sont toujours présents ; ses portraits sont pris sur le vif ; il a d'ailleurs laissé de très nombreux portraits de genre qu'il

gardait comme modèles dans son atelier. Si l'expression de ces têtes est toujours d'une grande qualité, c'est lorsqu'il peint ses proches que tout son talent s'exprime.

Son œuvre comporte de nombreux sujets religieux car les églises d'Anvers avaient été pillées par les protestants avant la partition des Flandres espagnoles, mais il a peint aussi des œuvres laïques, dont le célèbre *"Roi Boit"* qui existe en une dizaine d'exemplaires, œuvres qui ont fait son renom par la truculence des scènes. Il a produit de nombreux cartons de tapisserie.

- **Louis Le Vau et les mutations de l'hôtel particulier parisien** par Alexandre COJANNOT, Conservateur du patrimoine aux Archives nationales.

Alexandre Cojannot centre sa conférence sur les constructions réalisées à Paris par Le Vau avant qu'il ne devienne, en 1654, premier architecte du roi. Cette période de son œuvre est moins bien renseignée que la suivante ; il ne travaille alors que pour des bourgeois. Sa première réalisation, il a 22 ans, est l'hôtel Bautru. Déjà il s'intéresse plus à la distribution intérieure qu'au décor (l'escalier est placé dans le pavillon latéral et une succession de grandes pièces sont desservies par un couloir). Il construit ensuite l'hôtel Lambert sur une parcelle trapézoïdale et exigüe qui le conduit à placer l'accès sur l'axe transversal et le logis sur le côté de la cour et non au fond. Viennent ensuite les hôtels Heslin, d'Astry et Tambonneau. Ce dernier est un véritable palais dont la conception, totalement innovante, servira de modèle jusqu'au début du XIX^e siècle. Pendant toute cette période de sa carrière, Le Vau fait preuve d'une extraordinaire créativité et chacune de ses réalisations est unique. Ces qualités fondèrent sa réputation et la suite de sa carrière.

- **Les arts de l'Islam au Louvre, vision d'une collection** par Yannick LINTZ, Directrice du département des Arts de l'Islam au Musée du Louvre.

Yannick Lintz commence par présenter quelques œuvres majeures de la collection du Louvre et, à travers elles, l'histoire de la collection. En 1793, lors de la fondation du musée, sont déposées des pièces provenant des collections royales (*Baptistère de saint Louis*, coupe de jade ottomane, aiguière en cristal de roche, panneau à la joute poétique, etc.). À partir de ce fonds, la collection s'enrichit par des donations de collectionneurs mais aussi par des achats du musée (pyxide al-Mughira, tapis à niche, etc.).

Ensuite, elle montre quels furent les partis muséographiques retenus à diverses époques et le parti actuel lié à la création en 2003 d'un département de l'Islam. Installée sous la cour Visconti, avec 3000 m² de surface d'exposition, la collection est présentée selon un découpage chronologique (632/1000, les deux grandes dynasties ; 1000/1200, les Mongols et les sultanats ; 1250/1500, les Turcs ; 1500/1800, le grand empire ottoman).

- **Entre postures et impostures : Dali ou la construction d'un mythe au travers de quelques exemples d'œuvres clés** par Fabienne CHAULET, docteur en histoire de l'art contemporain.

Dali ne révèle jamais sa personnalité, la toile autour de sa vie n'est que mystificatrice. On peut cependant déceler trois mythes. Tout d'abord, celui du "pervers polymorphe", développé pendant la période surréaliste (1929 – 1939) est une réflexion sur les caractères sexuels avec leurs déviances, sur la phénoménologie du dégoût, de la honte. Une nouvelle étape

commence avec le mythe de Gala (*“La métamorphose de Narcisse”* 1937) ; Dali-Narcisse est sauvé par l’amour de Gala qui lui permet de transformer l’acte sexuel en œuvres d’art ; grâce à la sublimation de l’amour, Gala devient les madones christiques, elle est l’inspiratrice, l’amante, la double. Enfin, le mythe de Castor et Pollux est le mythe même de la vie du peintre ; à la suite de la mort de leur premier fils (*“Portrait de mon frère mort”*, 1963), ses parents ont reporté sur lui un amour excessif qui ne le fait pas être aimé pour lui-même. Cette expérience douloureuse, explique selon Dali le “pervers polymorphe”, explique aussi, qu’il reconnaisse Gala, au caractère androgyne, comme son double, son jumeau.

Entre posture, certainement, et imposture, probablement, se glisse une grande sincérité dans la peinture de Dali.

• **Carrier-Belleuse le maître de Rodin** par Gilles GARANDJEAN, conservateur en chef du patrimoine, Musée du Second Empire, palais de Compiègne.

Né en 1824 dans une famille aisée mais ruinée par son père, il eut à cœur de reconstituer la fortune familiale. Enfant pauvre, il ne reçut pas d’éducation mais fit son apprentissage chez un orfèvre, ce qui le conduisit à réaliser de petites œuvres dès 1846. En 1850, il est appelé comme directeur artistique d’une grande entreprise anglaise. De retour en France en 1855, il expose dans tous les salons des œuvres de plus en plus ambitieuses. Son style, inspiré par la Renaissance et la grâce des attitudes du XVIII^e siècle, évoluera peu. Un de ses chefs-d’œuvre est *Le Messie* (une femme offre au monde le Sauveur en brandissant l’enfant).

Sans avoir jamais été à la Cour, il bénéficiera de commandes officielles. C’est un pur produit de l’époque dont il comprend les ressorts. Son style est dans le goût du moment mais, il perçoit la diversité les nouveaux circuits de diffusion, en mettant à la portée de tous des reproductions de ses œuvres à différentes échelles et dans des matériaux plus ou moins précieux ; il ira jusqu’à réaliser des catalogues de vente par correspondance. Ces portraits sont d’une grande qualité (celui de Delacroix en est un bel exemple). Il terminera sa carrière comme directeur artistique de la manufacture de Sèvres.

Toute sa vie, il entretint des relations de travail avec Rodin qu’il eut comme élève, relations quelques fois conflictuelles. Rodin le reconnaissait comme un artiste de valeur. Oublié après 1914, ses qualités sont peu à peu reconnues car en équation avec certains goûts actuels.

• **De la renaissance champenoise au maniérisme parisien : l’œuvre de Jean Cousin le père (Soucy, Yonne, vers 1503-Paris 1561-62)** par Cécile SCALLIEREZ, conservateur en chef au département des peintures du Musée du Louvre, chargée de la peinture française et néerlandaise du XVI^e siècle.

Né vers 1500 à Sens, ce peintre n’était connu que par un tableau *Eva prima pandora* ; son œuvre fut progressivement redécouverte au fil du XX^e siècle. On découvrit que derrière ce nom il y avait deux artistes : le père dont il est ici question, mort en 1562, et son fils ; on connaît même un Jean Cousin chasublier et brodeur à la génération précédente. À partir d’une verrière du château de Fleurigny, datant de 1532, on a pu reconstituer l’œuvre de jeunesse de Jean Cousin le père, en particulier 12 tableaux d’un immense retable, provenant de l’abbaye de Vaultuisant et un *Jugement dernier* de Villeneuve-sur-Yonne.

À partir des années 1540, son œuvre commence à être influencée par l’École de Fontainebleau, en particulier par le travail de Rosso. Elle est alors très variée : cartons de tapisserie (tenture de chœur de Saint-Maur de Langres), peinture, dessins et même un traité de perspective. C’est un très grand dessinateur, nourri par les modèles italiens qu’il a assimilés dans un style qui lui est propre. Ses dessins furent utilisés par d’autres artistes pour réaliser des vitraux, des tapisseries, des sculptures, des pièces d’orfèvrerie. Le petit vitrail de Dijon sur l’histoire de Joseph est sans doute de lui. C’est un des grands peintres français de la Renaissance.

• **Du plongeur au conservateur : le sauvetage spectaculaire d’un chaland antique sorti du Rhône** par Claude SINTES, conservateur en chef du patrimoine, directeur du Musée de l’Arles antique.

Le chaland “Arles Rhône 3” a été trouvé dans le port antique d’Arles situé sur la rive droite, opposé à la ville antique, dans la partie convexe d’un méandre, une forte sédimentation (4 m de sédiments archéologiques) a protégé l’épave qui est totalement conservée. Repérée en 2004, le renflouement, très onéreux (9 M €), n’a été permis que par l’élection de Marseille en 2010 comme capitale européenne de la culture en 2013. Mais, cette occurrence a eu pour conséquence des contraintes de temps inhabituelles : fouille, marquage des bois, restauration des bois, remontage, agrandissement du musée, tout cela à réaliser en trois ans. Toutes ces étapes correspondent à de véritables exploits techniques pour lesquels il a fallu innover dans chaque cas et faire appel à des ingénieurs et techniciens de divers horizons. Ces diverses opérations furent réalisées simultanément, pour cela l’épave fut découpée en une série de sections puis remontée dans le musée après traitement du bois.

Les apports archéologiques de cette opération sont considérables. Ce chaland est le plus grand connu à ce jour (31 m de long), il date du règne de Néron. Une armature de fer renforçait la proue. Il descendait le fleuve avec le courant et était halé à la remonte. Il a coulé pendant une opération de déchargement (30 t de pierres) sous l’effet d’une crue qui a rompu une des amarres ; si bien qu’il s’agit d’une épave de bateau en état de navigation. Tout l’équipement de bord était présent : mat de halage, barre de gouverne, perche pour évaluer le tirant d’eau, outils des navigants, cuisine (un fond de dolium dont les résidus de graisse font l’objet d’étude), bois de chauffe, objets du quotidien (assiettes gobelets etc.. tous au nombre de trois, ce qui détermine le nombre de bateliers).

Le chaland est présenté dans une extension du musée, au centre d’une exposition sur le commerce et la navigation antiques, sur mer et sur fleuve.

• **Le nouveau Louvre de Napoléon III : palais ambitieux, musée glorieux** par Geneviève BRESC, conservateur général du patrimoine honoraire.

Commencé avec la Seconde République, la réunion du Louvre et des Tuileries date du Second Empire (décret du 1^{er} mars 1852). Après l’incendie des Tuileries en 1871, c’est en 1882 qu’est prise la décision de détruire les Tuileries en ruines, transformant un espace fermé en un espace ouvert sur la perspective parisienne.

Le chantier fut conduit successivement par Félix Duban (1848-1852) puis Louis Visconti (1852-1854) et enfin par Hector Lefuel. Napoléon III décida rapidement d’en faire un palais de l’état et de faire passer le musée au second plan, il est rejeté dans la cour carrée ; c’est dans ce nouveau palais que se réuniront les

grands corps de l'état. Si Visconti a effectivement pour projet de réunir les deux palais, Lefuel se lance dans un programme de reconstruction générale, il détruit les Tuileries anciennes et va même jusqu'à rhabiller la façade ouest du vieux Louvre. Ses constructions sont un compromis entre l'art de la Renaissance et le goût de l'époque.

• **Diderot et les Gobelins : quand un philosophe se mêle de tapisserie**, par Jean VITTE, conservateur en chef au musée de Fontainebleau.

La conférence commence par une longue introduction rappelant l'histoire et l'organisation de la manufacture des Gobelins. Diderot fit œuvre de critique d'art lorsque Grimm lui demanda de commenter le Salon qui se tenait irrégulièrement à Paris, ce qu'il fit de 1759 à 1781. Ces critiques étaient insérées dans la *Correspondance littéraire philosophique et critique*, périodique manuscrit destiné aux grands d'Europe. La lecture d'extraits de ces critiques montre un Diderot qui exerce sa verve d'écrivain sur des cartons ou des tapisseries d'artistes secondaires, mais qui ne commente pas les grandes productions comme les tentures d'après Boucher ou Fragonard. Il critique souvent féroce le style de ces artistes de second plan pour mieux s'extasier sur la merveilleuse technique des lissiers.

• **L'enluminure dijonnaise autour de 1300 : mécènes et artistes au seuil de l'éclosion artistique des ducs de Bourgogne** par Alison STONES, professeur émérite de l'université de Pittsburgh.

Dans le domaine de l'enluminure, Dijon est surtout connu par les manuscrits de Cîteaux du XII^e siècle et ceux de la bibliothèque des grands ducs du XIV^e siècle. Entre ces deux époques, la production est moins célèbre mais toutefois importante dans le domaine liturgique grâce à un mécénat important de l'abbaye Saint-Bénigne aux alentours de l'an 1300. Mme Stones parcourt plusieurs manuscrits aux lettrines nombreuses et richement illustrées mais s'attarde surtout sur les décors latéraux : antennes souples, petits personnages intégrés au rinceaux des antennes voire dessinés dans les marges. Ces décors lui permettent de distinguer plusieurs mains sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agit de copistes et dessinateurs itinérants ou attachés à l'abbaye. Ensuite, elle élargit son propos en tentant de trouver des comparaisons hors de Bourgogne (Amiens, Cambrai, cour de la Maison de Bar), aussi bien dans le domaine liturgique que profane.

• **Bon Boullogne. Métamorphose et exercice de style**, par François MARANDET, historien d'art, commissaire de l'exposition Bon Boullogne au Musée Magnin.

Par le passé, des artistes avaient fabriqué des faux, à commencer par Louis Boullogne l'Ancien, père de l'artiste. Il en va autrement avec Louis Bon Boullogne qui acquiert rapidement une réputation de virtuose pour contrefaire les grands maîtres, mais sans cacher qu'il s'agit d'œuvres de sa main. Dans ses pastiches, il reprend l'esprit et la facture de l'artiste qui l'inspire, avec des compositions originales, mais reprenant un détail exact du tableau inspirateur. Après avoir imité les artistes italiens, très à la mode et très chers à l'époque de Louis XIV, il réalisera des peintures imitant le goût flamand, anticipant la hausse des prix de ce domaine pictural ! Il ne faut sans doute pas rechercher dans ces pastiches une recherche de profit puisqu'il avouait en être l'auteur. Sa motivation est sans doute à rechercher dans le plaisir de tromper amateurs et théoriciens de l'époque. Ses qualités de pasticheur lui assurèrent un renom et lui permirent

de s'imposer comme peintre de chevalet, à une époque où les peintres français, mobilisés pour décorer églises et palais, n'étaient pas à la mode dans ce domaine. D'ailleurs, les pastiches disparaissent vers 1730/1740 au moment où l'art français est reconnu et voit ses prix monter.

• **Le sacre des rois Bourbon à Reims**, par Benoît-Henry PAPOUNAUD, administrateur du palais du Tau et des tours de la cathédrale de Reims.

Le sacre des rois à Reims se place dans la filiation fictive du baptême de Clovis. Cette cérémonie ne fait pas le roi mais lui confère des pouvoirs thaumaturges du fait de l'onction avec l'huile de la Sainte Ampoule descendue du ciel. Le rituel de la cérémonie, fixé dès le Moyen Âge, est très codifié au temps des Bourbons ; elle est somptueuse par les décors et la splendeur des costumes. Elle dure de cinq à six heures : prestation de serments (à l'église et au royaume), adoubement (remise de l'épée de Charlemagne), litanie des saints, onction, réception des insignes royaux (anneau, sceptre, main de justice, couronne), présentation au peuple par l'ouverture des portes et messe pontificale. Enfin au palais du Tau un festin est organisé à l'imitation de la Cène (le roi, les six pairs laïcs et les six pairs ecclésiastiques).

• **Quatre vingt dix ans au service des musées de Dijon. La S.A.M.D. : son histoire, son action**, par Hervé OURSEL, conservateur général du patrimoine honoraire, Président de la Société des Amis des Musées de Dijon.

Cette conférence fait partie d'une série de manifestations destinées à fêter, au cours de l'année 2015, les 90 ans de la Société des Amis des Musées. Après avoir évoqué les conditions dans lesquelles la Société des Amis du Musée vit le jour, officiellement le 18 février 1925, Hervé Oursel évoque ses activités de l'entre-deux-guerres (manifestations diverses pour réunir des fonds, achat d'œuvres d'intérêt inégal). Avec l'arrivée de Pierre Quarré qui, en temps que conservateur du musée, en fut pendant près de quarante ans le secrétaire général, elle change résolument de politique, multipliant les manifestations culturelles en direction de ses adhérents (conférences, excursions, voyages) et pratiquant une politique d'achat d'œuvres privilégiant la qualité à la quantité. Sur ces 90 années, l'action de la Société est considérable ; deux chiffres illustrent cette appréciation : plus de 250 œuvres diverses offertes aux différents musées et plus de 850 conférences proposées aux adhérents et aux Dijonnais.

• **La peinture murale en Gaule romaine : résultats d'une enquête**, par Claudine ALLAG, ingénieur de recherche honoraire, CNRS-ENS-UMR 8546.

Le centre d'étude des peintures murales romaines est installé à Soissons. Tout mur était recouvert d'un enduit, la peinture murale est un pis aller par rapport au traitement noble qu'est le lambris de marbre. Ces peintures sont réalisées sur un enduit de chaux frais (fresques). Les pigments sont d'origines variées : chaux, suie, terres ocre, mélange de sable, salpêtre et limaille de cuivre (bleu), cinabre (vermillon) et dans de rares cas feuille d'or. Le remontage des fragments et l'étude de ces peintures, aussi bien sur la face décorée que sur le revers, permet de restituer les élévations, surtout quand les murs ont disparu (nature des matériaux de construction, emplacement des ouvertures), et le décor des plafonds.

Ces peintures sont connues depuis longtemps par les sites de Campanie, mais pour la période postérieure à 79, la seule source est l'archéologie moderne. Elles comportent toujours

un compartimentage du mur avec un soubassement surmonté de panneaux séparés par d'étroits inter-panneaux ; ces derniers accaparent rapidement l'essentiel du décor. L'étude iconographique montre comment un mythe, traité de façon complexe sur l'ensemble d'un panneau dans les riches domus de Campanie, se réduit dans les habitats de Gaule à un simple symbole (par exemple, le mythe de Persée n'est plus évoqué que par une petite tête de Méduse au milieu du panneau). Enfin la conférence se termine avec l'évocation des graffiti (comptes, allusions sexuelles, gladiateurs) qui peuvent révéler une anecdote ou une tranche de vie quotidienne.

Excursions et voyage

- En 2014, le voyage annuel s'est porté vers la Bretagne, du 30 mai au 6 juin. Le programme a été préparé et commenté par Hervé OURSEL.

Vendredi : Dijon/Rennes. Ce long trajet est coupé par un arrêt à **Châteauneuf-sur-Loire** pour admirer, dans l'église, le monument funéraire de Louis Phélypeaux de la Vrillière, chef d'œuvre de la fin du XVII^e siècle.

Samedi : Rennes/Dinan. La matinée est consacrée à **Rennes** : vieilles rues, Parlement et Hôtel de ville (construits par Jacques Gabriel, puis son fils Jacques Ange), et enfin musée des Beaux-Arts dont le fonds est principalement constitué par des saisies révolutionnaires, en particulier la collection de Charles Paul de Robien (cabinet de curiosités, peintures hollandaises et flamandes, 1200 dessins avec un gros fonds italien). L'après midi transporte le groupe dans le parc du château de **Caradeuc** (dessiné en 1898 par l'architecte paysagiste Édouard André) puis au château de Bourbansais (premier corps du XVI^e siècle, façade baroque (1680), adjonction de deux pavillons à la Mansart).

Dimanche : Dinan/Lannion. À **Dinan**, c'est l'église Saint-Sauveur qui retient l'attention : triple portail roman, belle nef romane, collatéral nord et chœur avec déambulatoire du XVI^e siècle ; à l'extérieur, côté Sud, la nef romane présente un très élégant décor. Une promenade dans la ville permet de découvrir sa richesse patrimoniale. Le château de **La Hunaudaye** présente des ruines imposantes des XII^e, XIV^e et XVI^e siècles. Le "temple" de **Lanleff** est en fait une église en rotonde du début du XII^e siècle (sanctuaire circulaire, ouvrant sur un déambulatoire par une série d'arcades). Le château de **La Roche Jagu** date, dans son état actuel, du début du XV^e siècle ; il contrôlait la rive du Trieux. La journée se termine à la cathédrale Saint-Tugdual de Tréguier (tombeau de saint Yves) des XIV^e et XV^e siècles, une des plus belles de Bretagne. Le cloître, chef-d'œuvre du gothique flamboyant breton (1450/1468), est en harmonie avec l'ensemble de la cathédrale.

Lundi : Lannion/Landerneau. La chapelle de **Kerfons** date du XV^e siècle ; elle offre un magnifique jubé en bois de la fin du XV^e siècle (école de Morlaix ?), un retable du maître-autel naïf (1686), une *Annonciation* du XVII^e siècle et une *Vierge à l'enfant*. Le château de **Kergrist** est une ferme manoir défensive, agrandie au XVI^e siècle et transformée en château de plaisance au XVIII^e. À Saint-Pol-de-Léon, **La chapelle du Kreisker**, à elle seule mérite le détour, dominée par son clocher-porche, chef-d'œuvre de l'art gothique de la première moitié du XV^e siècle, c'est une prouesse aussi bien technique qu'esthétique. Il a servi de lieu de réunion pour les assemblées des bourgeois. L'église Notre-Dame de Croaz Batz à **Roscoff**

date de la première moitié du XVI^e siècle, elle possède un riche mobilier. L'ossuaire du début du XVII^e siècle a des proportions très réussies. Philibert Delorme et Androuet du Cerceau ont inspiré l'architecte, dont on ignore le nom, qui a reconstruit le **château de Kerjean** fin XVI^e siècle à la place d'un manoir du XV^e siècle. Doté d'un important système défensif, le château se développe en U autour de la cour d'honneur, fermée sur le quatrième côté par un passage en étage. Sa façade est à la fois sobre et équilibrée. La chapelle présente une belle charpente de lambris, les sablières sont sculptées. Le château accueille un musée exposant du mobilier breton. L'église de **Bodilis**, achevée en 1570, présente, à l'intérieur, un très important décor des poutres et des sablières réalisé entre 1653 et 1657 (scènes de la vie quotidienne). Le chœur et les deux chapelles latérales offrent un ensemble de retables d'une grande richesse décorative.

Mardi : Landerneau/Quimper. Les enclos paroissiaux sont une particularité bretonne, dont la fonction est le respect des morts ; ils comprennent en général une église, un calvaire, un ossuaire, le tout ceinturé d'une clôture ouvrant sur l'ensemble par une porte plus ou moins monumentale. Le groupe a visité ceux de **Guimiliau** (XVI^e siècle sauf l'ossuaire daté de 1648) et de **Saint-Thégonnec**, plus tardif (XVII^e siècle, le calvaire, daté de 1610 est un des plus tardif). Celui de **Pleyben** est largement déstructuré, mais la tour de l'église est un chef-d'œuvre classique. L'importance et la qualité de la chapelle de **Saint-Herbot** sont liées à un centre de pèlerinage. À l'intérieur, la construction est du type de l'école de Pont-Croix avec chapiteaux floraux ; mais ce qui retient l'attention, c'est la clôture de chœur en bois, datée du troisième tiers du XVI^e siècle ; les vitraux sont du XVI^e siècle. Le portail principal, au Sud, commencé en 1498, reste dans la tradition gothique. La petite ville touristique de **Locronan** présente de beaux exemples d'architecture domestique des XVI^e et XVII^e siècles. L'église actuelle fut commencée en 1424, sa tour ressemble à celle de Saint-Corentin de Quimper. À côté de l'église, et communiquant avec elle par deux arcatures de la nef, la chapelle du Penity a été construite à la même époque ; elle accueille la tombe de saint Renan (XV^e siècle) ainsi qu'une *Déploration du Christ*. L'église de **Pont-Croix** fut construite dans le premier tiers du XIII^e siècle mais d'importants travaux ont été exécutés au XV^e siècle pour édifier le clocher. Le portail, réalisé autour de 1420, est très célèbre, bien que flamboyant il est assez peu ajouré (poids du granit). La journée se termine avec la visite de la cathédrale de **Quimper** dont la construction s'étale de 1220 au XIX^e siècle (flèches des tours). Elle est d'une ampleur exceptionnelle, son plan est celui des grandes cathédrales gothiques d'Île-de-France. Les chapelles rayonnantes et le déambulatoire sont coiffés par une même voûte (comme à Soissons). L'essentiel des verrières des parties hautes sont du XV^e siècle.

Mercredi : Quimper/Nantes. L'abbaye Sainte-Croix de **Quimperlé** fut fondée en 1029 ; l'église, commencée en 1083, est sur plan circulaire à quatre absides ; c'est un des rares exemples d'architecture romane conservée en Bretagne. Le chœur est surélevé de par l'existence d'une crypte comportant trois nefs avec piliers à chapiteaux rustiques. Dans l'abside opposée au chœur est placée une œuvre exceptionnelle : un jubé (ou retable) du XVI^e siècle qui représente les quatre évangélistes, dans des niches, surmontés de dais sophistiqués, et au centre, au-dessus de la porte, le *Christ de la fin des*

temps, les pieds posés sur le globe ; le tout est surmonté d'un entablement magistral ponctué de bustes. La citadelle de **Port-Louis** abrite plusieurs musées dont celui de la Compagnie des Indes Orientales. On y découvre l'histoire de la Compagnie, quels étaient les produits recherchés (épices, cotonnades, porcelaines...), les routes et conditions de navigation, les affaires et les profits. Faute de fouilles, la visite des alignements néolithiques de **Carnac** (Menec, Kermario et Kerlescan) ne peut se limiter qu'à une simple description des structures (menhirs et cromlechs). La visite du site de la Table des Marchands à **Locmariaker** est rendue impossible par sa fermeture inopinée par la Caisse des Monuments historiques, alors que rendez-vous avait été pris et confirmé. Les fouilles récentes ont montré une occupation longue du site de 4900 à 3800 (stèle gravée et alignement de 19 menhirs, puis occupation culturelle diffuse autour d'une tombe de chef, enfin une tombe collective). **Sainte-Anne d'Auray** est un site de pèlerinage lié à une apparition de sainte Anne en 1623, c'est un haut lieu de culte pour les Bretons. C'est aussi un mémorial aux bretons morts à la guerre. La basilique actuelle, du XIX^e siècle, ne manque pas d'élégance. Le cloître du couvent des Carmes date du XVII^e siècle, il est original, apparemment simple, mais d'un équilibre magnifique. La visite de **Vannes** commence et se termine par l'incontournable promenade des remparts. La cathédrale romane à l'origine fut reconstruite au XV^e siècle. Le chœur a reçu un décor baroque avec des œuvres de Fossati (saint Pierre et saint Paul en extase et le maître autel). Une chapelle/rotonde, construite en 1530/1537, accueille le tombeau de saint Vincent Ferrier ; si l'intérieur est surprenant, l'extérieur est un pur chef d'œuvre novateur de la Renaissance.

Jeudi 5 : **Nantes**. Cette journée à Nantes fut gâchée par la légèreté de l'Office du tourisme qui n'a pas répondu à notre demande (visiter la capitale du duché et la ville du XVIII^e siècle) pour nous servir un plat tout préparé sur la mémoire du commerce triangulaire et la repentance ! Du château, nous n'avons vu que le musée (histoire de la ville), l'après-midi la visite du quartier de l'île Feydeau, créé au XVIII^e siècle fut décevante faute d'un discours solide. Ajoutons pour parfaire le tableau que les deux principaux musées sont fermés pour restauration, sans lieu d'exposition temporaire des œuvres majeures. Heureusement, nous avons vu par nous-même : la cathédrale Saint-Pierre datant de la deuxième moitié du XV^e siècle (tombeau de François II et de son épouse Marguerite de Foix, œuvre majeure du début de la Renaissance avec une iconographie conçue par Jean Perréal et réalisée, en marbre de Carrare, par Michel Colombe), et les grands aménagements urbains, conçus au XVIII^e siècle, mais réalisés au XIX^e pour certains : le cours Cambronne (néoclassicisme austère), la place Gralin (théâtre ouvrant sur une place en hémicycle) et la place royale (plan rigoureux, symétrie des façades avec fontaine XIX^e siècle) ; ces deux dernières places ont été conçues par l'architecte Cruxy.

Vendredi : retour à Dijon. Le long trajet de retour à Dijon est interrompu par une halte à la chapelle royale **Notre-Dame de Cléry-Saint-André**. L'édifice est de style flamboyant mais reste très dépouillé. La chapelle royale accueillait le tombeau de Louis XI et de Charlotte de Savoie, œuvre de Conrad de Cologne (orfèvre) et Laurent Wrine (canonnier), le roi était représenté agenouillé ; il fut détruit en 1562 par les Huguenots et reconstruit en 1622.

- Le samedi 4 octobre, Gérard FERRIÈRE, directeur du Jardin des Sciences de Dijon, a poursuivi son exploration des richesses naturelles et artistiques de la Bourgogne du Sud. Cette année c'est à la découverte de l'arrière-côte chalonnaise et mâconnaise que les participants étaient conviés. Après un coup d'œil sur le château de Cruzille (centre de commandement de la résistance locale), la chapelle de Cruzille permet d'évoquer les chantiers de jeunesse du régime de Vichy qui la construisirent. Du prieuré de bénédictins de Lancharre ne subsiste qu'un magnifique chevet et le transept de l'église ; construite aux XI^e/XII^e siècles, elle fut agrandie fin XII^e début XIII^e (nef ancienne transformée en collatéral nord). La petite église romane de Curtil-sous-Burnand vaut surtout par les restes de peintures murales (XII^e et XV^e siècles). Du chaos granitique de la butte de Suin la vue embrasse la variété des paysages de la Bourgogne du sud (cuestas du chalonnais, môle du Mont-Saint-Vincent, Morvan, collines du Charollais, Haut pays clunisois, plaine de Saône et Jura) ; la butte accueille une petite église romane dont le chevet et la tour sont magnifiques de proportions. Un bref arrêt à Lourmand permet d'observer les ruines d'un château ayant appartenu aux abbés de Cluny. L'excursion se termine au dessus de Montagny-les-Buzy dont le vignoble se niche dans un vaste amphithéâtre offrant des sous-sols variés allant du Trias au Bathonien. Consacré auparavant à la production de vins de table, le vignoble s'est reconverti depuis une trentaine d'année, en changeant de plants, vers une production plus noble.

- L'excursion du samedi 11 octobre fut consacrée à deux sites majeurs de l'Yonne. Le premier site visité, sous la conduite de Micheline Durand, est celui de l'abbaye de Pontigny, une des quatre filles de Cîteaux. Son succès fut tel que, cinq ans après sa fondation (1114), elle essaima. Elle est à l'origine de 47 fondations. C'est de sa fonction – pleurer le malheur du monde – que découlent les beautés de son architecture. L'abbatiale est dépouillée, ample et lumineuse, en cela c'est un magnifique reflet de la pensée de Saint-Bernard. Le passage, en cours de construction, de la voûte d'arrête à la croisée d'ogives ne nuit pas à l'unité de l'édifice. L'équilibre du chevet n'a rien à envier de ceux des églises romanes. Les ajouts ultérieurs (tombeau de saint Edme, clôture du chœur) font parti de l'histoire de l'édifice. Du cloître du XVIII^e siècle ne reste qu'une aile, témoin d'une réalisation de grande ampleur.

Jean-Pierre Sainte-Marie conduit les deux visites suivantes. L'église de Ligny-le-Châtel présente deux parties parfaitement distinctes. L'église romane du XII^e siècle, dont il ne reste que la nef, étant devenue trop petite, on entreprend une reconstruction de grande ampleur. Le chœur, commencé vers 1540, est parfaitement dans le style lumineux de la Renaissance champenoise ou de l'Île-de-France. Les troubles des guerres de religion interromperont les travaux. Parmi le mobilier deux œuvres éclipsent le reste, elles sont dues aux maîtres de Chaource : une *Vierge* digne de la *Sainte-Marthe* de Troyes et un *Saint-Jean*.

Sur le chemin du retour, un petit arrêt à Montigny-la-Resle permet de découvrir sa petite église romane qui mérite attention par son chœur à chevet plat décoré d'une élégante série d'arcatures doublées d'engrenages.

- L'excursion à Paris autour de Saint Louis dut être doublée devant le nombre des candidatures (les 12 et 29 novembre sous la conduite, respectivement de Françoise PERROT et

Hervé OURSEL). La matinée fut consacrée à la visite de deux églises placées sous le vocable de Saint-Louis. La construction de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, église professe des jésuites, fut financée par Louis XIII pour la nef et Richelieu pour la façade. Les plans sont de Martellange mais la réalisation de François Derand. Le plan est conforme aux nouveautés introduites avec la Contre-Réforme : nef unique, chapelles ouvrant sur la nef et communiquant entre elles, couvertes par des petits dômes ; les tribunes au-dessus des chapelles sont destinées aux jésuites et aux élèves. Ce fut un centre important de la vie parisienne, spirituelle (sermons de Bossuet, Bourdaloue) mais aussi mondaine (pompes funèbres du Grand Condé, musiques de Charpentier et Delalande). Architecture, décor et mobilier montrent qu'on a conçu un édifice plus somptueux que l'église du Gesù à Rome (retable du maître-autel avec toile de Simon Vouet, aujourd'hui démembré ; tableaux de l'atelier de Simon Vouet et un de Delacroix ; *Vierge de douleur* de Germain Pilon).

L'église Saint-Louis-en-l'Île date de la seconde moitié du XVII^e siècle, elle est l'œuvre de François Le Vau puis de Gabriel Le Duc. Le Vau dut se plier aux contraintes du lotissement, c'est ainsi que l'église n'a pas de façade, d'où une modeste entrée latérale, et qu'elle a un chevet quasiment plat mais toutefois avec un déambulatoire. Le plan maintient la tradition gothique. La voûte est en berceau avec lunettes pour y percer les fenêtres hautes. Son style, et son décor, confié à Jean-Baptiste de Champaigne, sont assez sobres à l'origine. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, son curé, arrière-petit-neveu de Bossuet, l'embellit en soulignant le décor avec des dorures et par une série d'achats transforme l'église en un véritable petit musée.

L'après-midi fut entièrement consacré à la visite de l'exposition commémorant le 800^e anniversaire de la naissance de Louis IX. L'exposition s'ouvre sur une magnifique statue réalisée vers 1300, donc après la mort du roi, mais qui est vraisemblablement le seul portrait de l'homme. Elle s'organise autour de trois questions : le mythe et l'homme (un Moyen Âge réinventé, un saint, un roi), les rapports entre la foi et le pouvoir (les effigies royales, les reliques de la passion du Christ, les croisades), et enfin la floraison artistique de son époque.

Dans le foisonnement des œuvres et documents présentés dans cette énorme exposition nous retiendrons, très subjectivement, quelques œuvres et objets importants dans les domaines :

- du mythe (les peintures de style troubadour du début du XIX^e siècle) ;
- de l'affirmation du pouvoir royal (les statues de la famille, le jubé de Chartres dans lequel les rois mages pourraient faire allusion à la monarchie française, les vitraux de la Sainte-Chapelle qui brossent l'histoire du monde de la Création à Louis IX), et de la construction de l'État (l'acte de fondation des Quinze-Vingt, le manuscrit de l'*ordo* du sacre, les comptes de l'hôtel royal, le livre des métiers d'Étienne Boileau) ;
- de l'image qui s'impose à l'Europe d'un roi, homme de paix et de foi, (avec l'achat des reliques de la passion du Christ et la construction de la Sainte-Chapelle pour les accueillir), que la sanctification viendra rapidement consacrer en 1297 ;
- et enfin de l'art (le *Sommeil des mages* de Chartres déjà cité, la *Vierge à l'enfant* de Compiègne, le groupe en ivoire de la déposition de croix, les quatre évangélistes de la Sainte-Chapelle, etc.).

in memoriam

Élisabeth Bourcier

Dijon, 1937 - 2013

À la fin de l'année 2015, nous avons eu la tristesse de perdre une amie, Élisabeth Bourcier.

Dijonnaise elle fait ses études secondaires au Lycée de jeunes filles Marcelle Pardé avant de s'orienter vers des études de dentisterie, spécialité qu'elle exerce pendant de nombreuses années. Elle avance dans la vie avec détermination.

Investie déjà dans la vie culturelle associative et adhérente à la Société des Amis des Musées de Dijon depuis 1996, une plus grande disponibilité lui donne le loisir en 2006 d'accepter un poste d'administrateur au sein de la SAMD et de se charger des responsabilités pécuniaires qu'elle gère avec discernement et économie. Présidente de la commission voyages – le choix de la destination décidé en Assemblée générale – elle s'occupe des multiples démarches, compose avec les retards, les refus, les à peu près. Son avis de bon sens est écouté et apprécié. En gestionnaire accomplie elle vérifie la validité des cartes d'adhésion au début de chaque conférence ; elle, encore, pour la bonne marche des sorties, contrôle la présence des participants et crée des relations de sympathie spontanée, entière.

Sans affectation, pleine de générosité elle sait au moment du départ garder son énergie, sa clairvoyance, donner à tous les membres de la SAMD une leçon de courage.

Ch. M.

NOTES

1 - Les noms des membres des commissions permanentes sont cités dans le rapport d'activité 2013/2014, *supra*, p. 77

2 - Le Musée des Beaux-Arts est à l'époque le seul musée de la ville de Dijon. C'est en octobre 1975 qu'une Assemblée générale décide de transformer son nom puisque la Société souhaite se préoccuper aussi des collections des musées qui se sont ouverts depuis sa fondation. Lenteurs et négligences administratives firent que ce n'est qu'en juillet 2008 qu'elle deviendra officiellement la Société des Amis des Musées de Dijon.

3 - Ce compte-rendu est volontairement très succinct. On trouvera l'histoire de la Société et le bilan de 90 années de mécénat dans deux articles. OURSEL Hervé. La Société des Amis des Musées de Dijon, cinquante ans d'histoire : 1925-1975. *Bulletin des Musées de Dijon*, n° 11, 2008/2009, p. 89-117. BÉNARD Jacky, OURSEL Hervé, SAINTE-MARIE Jean-Pierre. 90 ans au service de l'accroissement des collections des musées dijonnais. *Bulletin des Musées de Dijon*, n° 13, 2012-2013, p. 153-161. Un dernier article viendra compléter l'histoire de la Société de 1975 à nos jours.